

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS: ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr. — L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas-Lafitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et Fils, 28, Chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Brussels

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 45, 7 19, 8 47, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11 s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 29, 4 58, 5 38, 7 17, 8 48, 10 12, 11 35 Lille à Roubaix, 5 20, 6 55, 8 22, 9 55, 11 05, 12 57, 2 18, 4 40, 5 20, 6 55, 8 00, 10 05, 11 45 Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 7 10, 8 08, 9 40, 11 33, 12 15, 1 55, 3 31, 5 08, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 Mouscron à Lille, 6 53, 9 23, 11 30, 11 57, 3 12, 4 47, 5 49, 7 03, 8 05

BOURSE DE PARIS
DU 6 OCTOBRE

3 0/0	61 85
4 1/2	89 60
Emprunts (5 0/0)	99 2 1/2

DU 7 OCTOBRE

3 0/0	62 20
4 1/2	89 60
Emprunts (5 0/0)	99 30

ROUBAIX, 7 OCTOBRE 1874

BULLETIN DU JOUR

M. Marcou, député radical de l'Aude, est un enfant terrible. Il vient de trahir les secrets du radicalisme et de nous expliquer le but de ses allures actuelles de modération:

Tant que l'œuvre que nous avons entreprise n'est pas achevée, dit M. Marcou, vous n'êtes pas en situation d'embrasser l'ensemble. Attendez qu'elle soit terminée pour émettre votre jugement. Le chemin que nous parcourons n'est ni droit, ni uni; nous sommes forcés de faire quelquefois des haltes et de prendre des détours pour atteindre notre but. Convient-il de dévier devant nos adversaires tous les secrets de notre conduite? Il est des heures où le silence devient un devoir.

Puis il ajoute, devenant de plus en plus intéressant à écouter dans ses confidences:

Dans les conversations privées, je pourrais vous livrer mes pensées intimes sur les « obscurités » de la politique courante, sur quelques « déviations de la ligne droite ». Je vous expliquerais, par exemple, comment il se fait que les trois gauches, dont les programmes de l'avenir sont différents, marchent pourtant d'accord en ce moment; pourquoi l'extrême gauche a voté la proposition de M. Casimir Périer, quoiqu'elle rejette la seconde Chambre et qu'elle soit opposée à la révision totale de la Constitution; pourquoi elle pourrait ouvrir la porte à la monarchie.

Certes, j'en serais curieux de le savoir, et cela ne laisse pas aussi d'avoir quelque intérêt pour le centre gauche. Écoutez donc la réponse de M. Marcou:

La principale cause de cette « alliance » est dans la « nécessité d'obtenir l'appui du centre gauche » pour former une majorité dissolutive. La « souveraineté du but, quand ce but est légitime, est l'excuse de certaines concessions temporaires. — Grâce à elles, nous approchons de ce but, nous y touchons presque.

Il est impossible de dire plus clairement au centre gauche qu'on n'a jamais pris au sérieux ses propositions et qu'on s'est joué de lui.

M. Thiers continue son voyage en Italie et se fait appeler « illustre Thiers » par la *Gazzetta del Popolo*, à laquelle, en revanche, il a donné la note de sa réponse aux députés de la colonie républicaine française de Turin; elle n'a rien de bien remarquable; c'est la réduction du discours de Vizzito; cependant il faut en citer un passage qui montre avec quelle facilité l'*illustre Thiers* oublie et foule aux pieds ses anciennes opinions quand elles le gênent dans son évolution actuelle:

« Je ne partage pas vos craintes, a-t-il

dit, sur la non-continuation des hommes relations entre la France et l'Italie; il y a bien en France un parti qui voit de mauvais œil l'amitié avec l'Italie. Ce parti, dont je prononce assez rarement le nom, c'est le parti clérical. Mais il est impuissant et ses efforts n'aboutiront à rien de sérieux. L'immense majorité du peuple français ne le suit pas dans ses folies et nourrit, au contraire, une sincère amitié pour les Italiens.

Nous voudrions savoir ce qu'entend M. Thiers, si un de ses assistants eut donné lecture des discours que l'ami de Casimir Périer prononça au Corps législatif pour soutenir « ces folies du parti clérical » c'est-à-dire le maintien du pouvoir temporel du Pape, et pour combattre l'unité de cette même Italie qu'il porte aujourd'hui dans son cœur.

L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.

La liberté de l'enseignement supérieur n'ayant pas encore été votée par l'Assemblée nationale, il n'est point possible d'établir dès maintenant des Universités catholiques. Mais l'état actuel de la législation permet d'ouvrir des cours de hautes études, qui pourront jusqu'à un certain point remédier au mal et prépareront la formation des Universités.

La *Semaine religieuse* annonce que les représentants des deux provinces ecclésiastiques de Cambrai et de Reims, réunis sous la présidence de Mgr l'évêque de Lydda, sont d'avis que le moment d'agir est venu, et qu'il faut, sans tarder davantage, ouvrir un cours de première année de Droit et un cours complet de Philosophie.

Les projets d'organisation ont été élaborés; les professeurs sont choisis; le local est trouvé. Rien ne manque pour que l'enseignement supérieur puisse, dès le mois de novembre prochain, être ouvert à Lille pour les élèves laïques et ecclésiastiques qui viennent d'achever leurs humanités.

Les sciences, la littérature et l'histoire figureront dans le programme de ces cours, et prépareront ainsi la formation des Facultés de lettres et de sciences qui pourront être complétées l'année suivante par la création de nouvelles chaires.

C'est avec bonheur que nous annonçons à nos lecteurs cette grande nouvelle. Tous, dit la *Semaine religieuse*, ils s'intéresseront à cette œuvre dont l'importance est capitale; tous ils prient, ils agiront pour son succès. Dans quelques jours, un appel sera fait à leur zèle et à leur dévouement; le clergé et les fidèles du diocèse de Cambrai y répondront comme ils l'ont toujours fait quand il a été question des grandes œuvres catholiques.

On écrit de Toulon que l'avis à vapeur le *Kléber*, commandé par M. Vidal, capitaine de frégate, est toujours prêt à appareiller d'un moment à l'autre. Ce navire, en quittant Toulon, se rendra à Marseille pour

prendre le général Chazy et le conduire à Alger. D'après les informations de la *Scintille du Midi*, une fois ce voyage effectué, ce bâtiment irait remplacer, dans sa mission, la frégate à vapeur l'*Orléans*, qui rentrerait alors en France. Le *Kléber* ne stationnerait pas à Civita-Vecchia. Tout en étant à la disposition du Saint-Père, ce bâtiment se tiendrait en dehors des eaux d'Italie, et le port de Bastia serait son point central de station. La corvette à vapeur le *Cassard*, en armement à Cherbourg, irait à Alger remplacer le *Kléber*, dans son service auprès du gouverneur.

Un fait qui ne serait point de nature à favoriser la politique de M. de Bismarck nous est signalé de Munich. La reine douairière de Bavière aurait l'intention de se convertir au catholicisme. La nouvelle, nous dit une dépêche, est confirmée dans les cercles bien renseignés, d'une façon tellement formelle qu'on ne doute plus de son authenticité. La reine douairière de Bavière, dont il est question dans la dépêche ci-dessus, est la reine Frédérique-Françoise-Augusta-Marie-Ildegarde, née le 15 octobre 1825, fille de roi Guillaume, prince de Prusse, et mère du roi actuel de Bavière. Elle appartenait jusqu'ici à la religion luthérienne.

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du Journal de Roubaix.

Paris, 6 octobre 1874. Je crois que l'on peut maintenant se rendre compte des résultats de l'ensemble des élections pour les conseils généraux.

Les diverses fractions conservatrices ont perdu quelques sièges dans plusieurs départements, elles ont gagné des voix dans d'autres, et elles gardent la majorité. Là où les radicaux avaient la majorité, ils la conservent, fortifiés dans plusieurs départements, comme l'Yonne.

Dans un trop grand nombre de localités, les conservateurs ont fait preuve de la plus coupable indifférence et notamment dans le Rhône où, malgré les recommandations chaleureuses et répétées de la *Démocratisation*, il n'a même pas été possible de trouver des candidats sérieux à opposer aux radicaux qui ont obtenu un trop facile triomphe.

En politique, il importe d'éviter les illusions qui nous cachent des dangers très réels ou nous font croire à une force qui n'existe pas, et il ne paraît pas douteux que la coalition des gauches a gagné du terrain dans les dernières élections et que le parti républicain va devenir à la Chambre plus puissant et plus exigeant.

Si les élections générales pour la représentation nationale se font avec le scrutin d'arrondissement, elles pourront bien donner un résultat à peu près analogue à celui qui se produit pour les conseils généraux.

Un certain nombre de membres de la droite se montrent disposés à maintenir le scrutin de liste qui sera voté par toutes les gauches.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien il y a lieu de se défier de la dépêche anglaise qui prétend qu'une révolte aurait éclaté dans l'armée royale espagnole et que le roi Charles VII y aurait été sérieusement blessé. Le comité carliste ne nous a fait parvenir aucun renseignement au sujet de cette nouvelle, que nous ne serions pas les derniers à connaître.

Elle n'a rien de vraisemblable, et, si nous avions à gémir de cet affreux malheur, l'héroïque Charles VII laisse un fils, le

prince des Asturies, âgé de plus de 11 ans, et au nom duquel, sous la tutelle de son oncle, l'habile et courageux don Alphonse, la lutte se continuerait pour rendre à l'Espagne la monarchie nationale.

Ce qui me porte à croire que la nouvelle de cet attentat est une spéculation de Bourse, c'est que les acheteurs ont fait monter aujourd'hui les fonds Espagnols sur le bruit de la mort de don Carlos.

Les journaux s'occupent beaucoup des dettes du prince de Galles et des moyens de les payer.

Le côté le plus triste qui ressorte des explications du *Times*, c'est que, depuis un certain temps, le prince de Galles vit non de son revenu, mais de son capital; de façon que, endetté ou non, il n'en est pas moins ruiné ou peu s'en faut. Je ne puis m'empêcher de croire que l'article du *Times* est le préliminaire d'un appel au parlement à l'ouverture de la prochaine session. L'Angleterre ne saurait souffrir plus longtemps de voir les bordereaux et les factures adressés à la famille de ses rois faire les frais de la polémique et des critiques des journaux.

Vous aurez appris avec le plus vif regret, que les propriétaires du *Messenger du Nord* à Dunkerque ont décidé la suspension de ce journal qui, sous la direction de notre ami, M. Veran, défendait avec tant de hauteur de verve, de courage et de talent d'écrivain, la cause monarchique et religieuse. P. S. — La nouvelle de la révolte dans l'armée royale et de l'attentat contre don Carlos est bien positivement une odieuse fable et une infâme manœuvre de Bourse. DE SAINT-CHÉRON.

ÉTRANGER

LA SITUATION EN ESPAGNE. — La lettre sur votre écrite des frontières d'Espagne, en date du 3 octobre, fait bien ressortir les progrès de la cause carliste:

Dans le Nord il est évident que l'armée royale est très satisfaite des avantages remportés dans le Carrascal, et de l'essai qu'elle a fait là de sa nouvelle artillerie avec plein succès. Cette fois-ci les carlistes ne se sont pas bornés à se défendre derrière les tranchées, ils ont attaqué Moriones, premièrement à Biurru, où ils se sont battus contre les soldats enfermés dans les maisons, et après dans les hauteurs de Unzué, Muru et Oicuz, qu'ils ont conquises courageusement une à une, ayant poursuivi les républicains jusqu'à Barasoain.

Aujourd'hui les carlistes occupent Barasoain et Pueyo, tout près de Tafalla, et y font des fortifications. Moriones s'en est allé à Olite.

Du côté de la Rioja, Laserna, qui n'a pas osé accepter la bataille que les carlistes lui présentaient lorsqu'ils apprirent son intention d'attaquer Laguardia. Le roi, à la tête de son armée, est arrivé jusqu'à quatre kilomètres de Logono, poursuivant les républicains qui fuyaient. A Viana l'enthousiasme de la population, en voyant don Carlos, était indescriptible.

Enfin, par un coup heureux et hardi, les carlistes du Nord ont réussi à faire, le 2, à cinq heures du matin, un débarquement à Matricó, d'un bateau contenant 16 canons, 4,000 fusils et 500,000 cartouches. N'est-ce pas un bon tour joué à MM. des escadres!

Les généraux Morgovejo et Llavenera, récemment arrivés, ont une grande réputation militaire.

Le général Morgovejo est un homme de guerre capable, intelligent, plein de science, très apprécié même des généraux républicains, qui l'ont beaucoup regretté.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 8 OCTOBRE 1874.

LE MOT DE L'ÉNIGME

PAR M^{me} CRAVEN. (Suite.) XXXI

Mon séjour devait être court, je me livrai au bonheur qui m'était offert, me persuadant que l'habitude journalière de vous voir diminuerait peut-être pour moi l'effet de votre présence.

Enfin, madame, de bonne foi ou croyant l'être, j'osai un jour vous demander d'être votre ami; je vous jurai que j'en serais digne. Je croyais fermement ne vous rien promettre qui fût au delà de mes forces. Un seul instant a suffi pour me révéler à moi-même plus encore qu'à vous l'étendue de mon illusion. Vous voyez que je ne vous cache plus rien en ce moment, que je ne cherche plus à vous tromper. Eh bien, en dépit de tout ce que je viens de dire, je vous demande si vous m'ordonnez de partir. Je vous le demande, parce que je suis certain de ne plus vous offenser, je m'espère pas le retour de votre confiance: je ne prétends plus être votre ami, je vous promets même, désormais, de vous parler à peine; mais je vous supplie de ne pas m'arracher soudainement le bonheur de vous voir! Ne me punissez pas si cruellement! ne me dites

pas aujourd'hui: « Partez. » Ce mot serait un ordre, auquel j'obéirais ou plutôt une sentence que je subirais sans répliquer. Mais il n'est pas de criminel qui n'ait le droit de demander grâce, et cette grâce je l'implore à vos genoux. « Gilbert. »

XXXII

Dans le portrait que la main de ma mère avait tracé naguère de son enfant, elle parlait d'un diamant qui se trouvait au fond de son âme. Elle nommait ainsi, sans doute, l'amour du bien et la vive horreur du mal qu'elle y avait reconnue... Mais ce diamant, plus ou moins pur et brillant, n'existe-t-il pas au fond de toute âme humaine, et n'est-ce pas à la seule volonté pervertie qu'il appartient de le briser, comme à la volonté molle et indécise d'en tenir l'éclat et d'en altérer la valeur? Ma vie, en apparence fort peu coupable, m'entraînait cependant sur son facile courant vers cet état de somnolence, d'inertie et de faiblesse qui, pour ce diamant surnaturel, est un dissolvant tel que, dans l'ordre naturel, il n'en est point de semblable.

Lorenzo, malgré sa vigilance jalouse aux premiers jours de notre union, n'avait jamais hésité à me conduire avec lui à tous les théâtres, et lui-même, à Paris, il m'avait mis entre les mains quelques-uns des romans les plus célèbres à cette époque.

Il en était résulté pour moi une certaine confusion dans l'esprit et un certain trouble dans l'âme, effets naturels de cet intérêt malsain réveillé par des

œuvres auxquelles le génie et le talent ont la cruauté de prêter leur force irrésistible! Quand on songe, en effet, à la valeur de ces dons divins, au foyer d'où ils émanent, à la puissance qu'ils donnent à ceux qui les possèdent pour répandre dans le monde la lumière et la vie, peut-on ne pas trouver cruels ceux qui les emploient à allumer de toutes parts le feu destructeur qui donne la mort, la vraie, la seule, l'irrévocable mort?

Toutefois, malgré l'impression inévitable dont je viens de parler, un prompt dégoût et une répulsion vigoureuse avaient empêché alors ces miasmes empoisonnés de m'atteindre sérieusement. Aujourd'hui, après avoir longtemps subi des influences moins délétères que celles-là, sans doute, mais fort peu fortifiantes néanmoins, un piège plus subtil m'était tendu... La lettre que je tenais entre les mains n'était point une de ces effusions qui eussent réveillé à l'instant ma conscience, vivante quoique assoupie; non, son langage était tel que je pus la lire et la relire, et permettre à l'attrait des sentiments exprimés de pénétrer jusqu'à mon âme. Et cependant, que contenait-elle, cette lettre? que signifiait-elle au fond?

Quelque noble et supérieur aux autres hommes que fût à mes yeux Gilbert, à quoi lui servait cette noblesse, cette supériorité, cette pureté même de son âme le jour où il mettait le pied sur cette pente vulgaire avec l'orgueilleuse pensée de s'y maintenir mieux qu'un autre?...

à me faire une déclaration fort explicite, et à me promettre un respect inviolable, dont il avait été près de s'écarter la seule fois qu'il en avait eu l'occasion!

Mais cette vérité ne m'apparut pas alors telle que je la vis plus tard, et la plus terrible lutte s'éleva dans mon cœur. L'illusion n'était plus possible, je ne pouvais plus me dire que j'avais là un ami, dont l'affection sûre et fidèle m'était permise; et cependant je ne pouvais me résoudre à y renoncer, et, par toutes ces raisons qui se pressent en foule dès qu'on leur permet de se faire entendre, je cherchais à me persuader que ce sacrifice était inutile. Au fond de mon âme, toutefois, l'autre veix se réveillait aussi et renouvelait plus haut l'avertissement de la veille... voix douce et chère de mon Dieu, qui, au milieu de ce tumulte, parvenait à peine à se faire entendre, et qui, même entendue, n'était point écoutée!...

Ce jour était celui de ma visite ordinaire à Livia, mais il était déjà tard lorsque je me souvins, et alors ma première pensée fut que, pour cette fois, je n'irais point.

Pendant toute la phase de folle gaieté qui avait marqué les premiers mois de mon séjour à Naples, loin de chercher à éviter les rencontres avec Livia, j'allais, au contraire, avec empressement chercher près d'elle un retour vers ces pensées sérieuses que j'étais fort éloigné de redouter (même en carnaval) autant que ma tante Clélia. J'étais alors un peu comme une place forte assiégée

par l'ennemi et presque investie, mais dont l'accès n'est point encore fermée cependant à la puissance amie qui peut la délivrer. Comme je l'ai dit ailleurs, Livia me faisait entendre la note juste et empêchait mon oreille de se fausser, et j'aimais à l'entendre, lors même que j'étais moi-même trop faible pour soutenir cette même note avec la puissance et la pureté nécessaires.

Mais à dater de ce jour doublement fatal où Lorenzo m'avait quitté, au lieu de cette insouciance gaie que je venais avouer et corriger près d'elle, j'apportai un mélange de tristesse et de contrainte dont elle s'aperçut promptement. Alors, au lieu de secouer doucement la tête en souriant, comme elle le faisait au récit de la vie un peu trop joyeuse dans laquelle m'entraînait Lorenzo, elle attachait sur moi un regard grave et inquiet auquel je répondais en exhalant sans ménagement toute l'amertume de mes nouveaux griefs. Après cette explication qui motivait suffisamment le changement qu'elle avait remarqué, je ne parlai plus de moi et je n'articulai pas une seule fois le nom de Gilbert. Je m'en voulais de cette réticence, j'aurais aimé à la vaincre et à lui dire comme je me le disais si souvent à moi-même: « que le ciel m'avait envoyé un ami et que l'influence de Gilbert sur moi était douce, salutaire, élevée et pure, » et ainsi de suite... Toutes ces paroles me venaient aux lèvres, mais je ne pouvais les proférer devant elle.